



Brigitte Allègre

**LE BRÛLEUR
DE LOUPS**

roman

Brigitte Allegre

Le Brûleur de Loups

© Brigitte Allegre, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8232-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A Bernard et Alais

A Maurice et Françoise

« Tout bonheur est une innocence »

Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*

« Les morts dépendent entièrement de notre fidélité. »

Vladimir Jankélévitch, *L'imprescriptible*

1

Le rituel de chaque soir.

L'arrivée à Marseille, c'est par le train du matin, à 7h53. Autour de nous une multitude, un brouhaha, une effervescence. Parfois des poches de silence, des gestes en suspens. Les trains arrivent et partent, à l'heure. Une journée comme une autre à la surface de la terre : un mardi - le 7 février 1939.

Nous, on est là, sur l'esplanade grise, frôlés par la cohue jaillie des trains. Nous, on est là – plantés en haut de l'escalier monumental, modeste famille dans la foule. Foule de voyageurs bien vêtus, portant valises nettes, ou alors exilés, comme nous, dépenaillés, baluchons flasques à la main, effarés, pas encore soulagés, errants. Certains sont accueillis, accompagnés, d'autres attendent, seuls. Et toutes les trajectoires s'effleurent, se croisent, s'éloignent. Tout bouge et change.

Pourtant moi, à cet instant je me sens comme un rocher au milieu d'un fleuve, érodée par le courant mais plantée, solide.

Le voyage s'est déroulé de nuit. Nous n'avons fermé l'œil qu'aux rares instants où ma sœur a cessé de geindre.

Et si tu pleurais une bonne fois, comme ça on n'en parlerait plus ?

Elle est fiévreuse, elle doit avoir des coliques mais j'ai du mal à compatir avec cette enfant dont la présence me pèse.

Voilà, je l'ai dit, mais seulement dans ma tête – toute vérité ne doit pas être énoncée à haute voix, la sincérité en toutes circonstances est une idée absurde, dangereuse. Je compatis parfois avec notre mère, sa charge d'âmes me pèse aussi.

Nous avons voyagé entassés dans le compartiment depuis Sète avec quatre inconnus - trois hommes dans la force de l'âge, une jeune femme - et nous avons généreusement partagé avec eux nos heures sans sommeil, la longue nuit éclairée par une pleine lune sur le déclin. La veille au soir, j'aurais dû accepter le pain et les œufs durs que ma mère avait emportés dans un cabas de mince osier blond – on note son élégance passée - l'un des rares objets de notre ancienne vie qui

nous accompagne. Nous n'avons que peu de bagages. Nos dernières possessions se sont détachées de nous, une mue douloureuse, entre la frontière espagnole franchie comme des ombres effrayées et le camp de réfugiés où Baptiste est enfin parvenu à nous trouver. Il nous a sorties de là, en mentant et en soudoyant je ne sais combien de personnes. Il l'a fait sans état d'âme et nous avons accepté ce qu'il faisait pour nous sans état d'âme non plus. Nos âmes, comme les restes de notre ancienne vie, nous les avons abandonnées. Les conserver nous aurait tuées, il faut comprendre ça, Lucille.

Surtout reste là, près de moi, il ne faut pas t'éloigner. Tiens-moi la main. Je suis si vieille à présent, juste un fagot d'os secs. C'est une autre nuit, elle est longue aussi, mais tiens – la lune est pleine.

Ce matin-là, sur l'esplanade de la gare Saint Charles, j'ai mal au cœur, la tête me tourne - j'ai faim il me semble, ça me dévore de l'intérieur. Et puis j'ai froid, je tremble, je sens une chair de poule sur mes joues exposées au vent.

« Mistral, le vent du nord, il chasse les nuages, mais alors on gèle, je peux vous le dire. »

C'est Baptiste. Il s'emploie à nous enseigner tout ce dont nous aurons besoin. Les mots, les usages. Même le nom des vents que nous ne connaissons pas encore, leurs effets. On gèle, sang caillé, peau abrasée, papier de verre céleste, glacé, une mue à marche forcée. L'ange Heurtebise. Ce second mari de ma mère, si appliqué à nous rendre ce qu'on nous a volé, j'y pense souvent.

Lucille, tu crois qu'on peut rendre le goût de la joie, le goût d'être vivant à quelqu'un qui l'aurait perdu tout à fait – un désespéré en somme ? Serre-moi la main plus fort, j'ai l'impression que ça me réchauffe. Est-ce que tu as allumé le feu ? Appelle Loulou, dis-lui d'ajouter du bois. Je veux avoir encore chaud. Je voudrais être brave, mais tu vois, j'ai la trouille, une trouille bleue. Un jour quelqu'un m'a dit que pour s'habituer au visage que nous porterons dans la vieillesse il faut se regarder dans une flaque d'eau lorsqu'il fait du vent. Mais où se regarder pour s'habituer au visage que nous porterons au-delà ?

Le soleil apparaît soudain au-dessus de la crête de hauts bâtiments, éclabousse l'anneau que Baptiste porte à la main gauche, un coup de projecteur, comme au théâtre ou au cinéma. L'anneau, c'est celui de son propre père - Baptiste l'a récupéré dans la vieille boîte à bijoux de sa mère. Une boîte en fer blanc contenant les anneaux de mariage de ses parents, une petite bague de

fiançailles attendrissante de simplicité, les deux montres qu'il leur a offertes avec ses deux premiers salaires d'ingénieur des Arts et Métiers et qu'ils n'osaient pas porter. Baptiste n'a pas eu le temps d'acheter une alliance neuve, même à la sauvette, sans choisir - il a utilisé ce qu'il avait. Ma mère, elle, a conservé l'alliance de son premier mariage. C'est une évidence, il était plus raisonnable de garder l'argent pour payer leur faux certificat de mariage, ainsi que le faux certificat de naissance de ma sœur. Ce document-là atteste qu'elle est la fille de Baptiste, née à Marseille le 31 décembre 1937. En vérité, elle est née à Saturraran, près d'Oviedo, dans les Asturies, nous sommes issues du même père - et ce n'est pas Baptiste. Mais dans le nouveau monde, la vérité, il vaut mieux la déguiser ou bien la taire. La vérité, c'est un luxe si on ne veut pas mourir, je ne le répèterai jamais assez.

Abandonner nos âmes, la vérité - le prix de la survie ?

Notre vrai père, il est mort fusillé contre le mur du cimetière d'Oviedo avec trois de ses compagnons, le 22 août 1937. Ils se battaient pour un monde où il ferait meilleur vivre (j'imaginai des journées lumineuses, des soirées interminables sur les terrasses ou les balcons, des voisins souriants, des enfants heureux, pas de querelle, jamais d'humiliation, une éternelle et parfaite saison de fin de printemps ou de début d'automne pleine de mots sages qui vous donnent de l'élan). Ces hommes, ils étaient droits, loyaux, héroïques, et à cet instant, du côté des perdants. « L'injustice, l'iniquité jouissent de longs règnes parfois secoués d'éclairs, » c'est ce que disait mon père, et il poursuivait sur le même ton : « Il est dans la nature de l'éclair d'illuminer puissamment, de donner une lumière si vive que tout est transformé, et puis l'ombre retombe plus dense encore, et elle dure. »

Voilà pour ma journée idéale et ses mots splendides. Nous vivons dans l'ombre, et je n'aperçois aucune étincelle.

Notre père, ses compagnons républicains, ils n'ont pas eu droit à une sépulture. Des soldats de Franco, en bouchers habiles, ont découpé leur corps en morceaux et les ont vendus à des étudiants en médecine. Notre père, je ne le crois pas aux cieux, non.

Alors ce jour-là, ma petite Lucille, pour en revenir à ma naissance, grâce aux mensonges de Baptiste, nous faisons semblant de retourner chez nous, un chez-nous qui se serait appelé Marseille, après un long et périlleux voyage. Nos

tribulations.

Parce qu'après l'exécution de mon père, on aurait pu croire que nous aurions léché les plaies de notre chagrin en silence, terrées dans notre maison d'Oviedo, oubliées. Mais non. Deux jours plus tard, la police a déboulé chez nous et nous a emmenées sans ménagement. Ma mère enceinte jusqu'aux yeux, moi. Et puis ma grand-mère. Et trois de nos voisines, et leurs enfants. Toutes des femmes connues pour être Républicaines, rebelles et dangereuses pour l'ordre nouveau de l'Espagne. On nous a enfermées dans la prison sur l'île de Saturraran, entre eau et ciel. Roche muette, rongée par le sel, des arbres maigres si rares que je les ai comptés : neuf. Pas plus. Et nous, combien étions-nous de femmes et d'enfants sur cette île, gardées par des religieuses vêtues de blanc, pures et virginales ? Peut-être deux mille, à notre arrivée. Je ne sais pas. Nous dormions tête-bêche sur les couchettes de cellules aveugles. La population aurait pu s'amenuiser rapidement mais chaque cadavre était remplacé dans les plus brefs délais, grâce au zèle de Sœur Maria Aranzazu Velez de Mandizabal et sa clique. Tu vois, ce nom je ne l'oublierai pas non plus, il accompagne ma seconde naissance. Cette Panthère Blanche, comme nous la surnommions en secret, est-elle aux cieux, ou bien en enfer ?

Autrefois, avant la guerre civile, vus du rivage, Saturraran et son couvent ne faisaient que dessiner un horizon pittoresque à nos excursions en famille. Je la trouvais austère et belle cette île grise et bleue, juste à la bonne taille pour moi. Mon père nous parlait des oiseaux et des plantes de nos rivages, il récitait ses poèmes, buvait du vin sur la plage avec ma mère et leurs amis. Je me rappelle les conversations et les rires de plus en plus sonores et aussi les siestes sous des toiles tendues, le sable comme de la farine tiède sous ma joue. Nous étions heureux, insoucians, mais je ne suis pas sûre que nous nous rendions compte à quel point.

Mon père, son nom, c'était Luis Arribas Altadill, tu vois Lucille, c'est lui sur la photo. Deux ans passent après cet instant sur la plage. Et puis il meurt.

De toute éternité, il y a cette promesse - il va mourir d'horrible façon.

Et si on l'avait scrutée suffisamment cette photo, aurions-nous pu déceler un signe, un avertissement dans l'ombre des pins ? Aurions-nous fui avant ? Ma mère, ma sœur et moi, nous avons survécu à Saturraran transformée en prison pour femmes par les Franquistes. Ma grand-mère maternelle y est morte, du

typhus. Je ne sais pas où elle est enterrée, dans quelle fosse commune.

Voilà, c'est presque tout ce qu'il y a à savoir de moi.

Je marche accompagnée de fantômes heureux aux destinées tragiques.

Alors que les choses soient claires : je ne remettrai plus jamais les pieds en Espagne. Je nais ce jour-là, 7 février 1939, ici, à Marseille, j'ai dix-huit ans, et j'ai l'intention de m'en souvenir toute ma vie, et encore après.

La gare St Charles par jour de mistral, ciel de verre, une lame d'air d'un bleu tranchant nous enveloppe et nous gèle sur place - mais on s'en fiche. On s'est tenu en haut des escaliers imposants qui conduisent sur le boulevard d'Athènes et de là sur la Canebière, nous a dit Baptiste. D'où nous sommes, on ne la voit pas encore cette large avenue débouchant droit sur la mer. Ce qu'on voit, sur la colline en face, c'est une coupole surmontée d'une grande vierge dorée, balise à l'horizon. À ce moment de ma vie, j'en avais déjà bien fini avec les bondieuseries, pourtant mon œil s'est posé avec gratitude sur cette colline, cette coupole, cette vierge flamboyante dans mon nouveau ciel. Je me suis serrée contre ma mère qui elle aussi portait un enfant dans ses bras, ma petite sœur alors âgée de quatorze mois, Mariluz (sur les papiers, c'est Marie-Louise, mais personne ne l'appellera ainsi, plutôt Mariluz, ou Loulou, assez souvent). Je me souviens d'avoir pincé son genou maigrichon dépassant entre manteau et bas de grosse laine ; elle regardait autour d'elle, pousse à la bouche, morve au nez, elle ne disait rien et ne pleurnichait pas, pour une fois.

Ma mère est émue - elle y parvient, à cette sensation d'avoir le cœur fondu, la peau fragile, les jambes molles, et à Baptiste, elle a murmuré en espagnol quelque chose comme « *No imaginas lo bien que nos haces, no sé cómo decirte las gracias que te debemos* - tu n'imagines pas le bien que tu nous fais, je ne sais pas comment te dire le merci que nous te devons ».

Ce qu'il a fallu qu'elle trouve en elle pour penser cette phrase, la dire à haute voix. Accepter. Elle est parvenue à prononcer cette phrase, la bouche et les joues si engourdies par le mistral qu'elle a eu du mal à former les mots. Malgré tout, le trop-plein de sentiments, elle l'a gardé pour elle, sans verser de larmes.

Baptiste, son second mari. Comment te le donner à voir, Lucille, toi qui ne l'as connu que sous son aspect de vieil homme malade ?

Il avait paru très tôt dans ma vie. Il nous rendait des visites régulières et